

Témoignages

Autor(en): **Philipona, Anne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **1 (1997)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1048269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Etudiante en histoire à l'Université de Fribourg, Anne Philipona rapporte les témoignages de personnes qui évoquent les fêtes de leur enfance, les baptêmes, les carnavals et les Noëls d'autrefois.

TÉMOIGNAGES

Marie-Louise et André
Albinati habitent à Charmey.

Ils ont 171 ans à eux deux.

Ils ont fêté leurs 54 ans
de mariage.

Ils se souviennent de cette fête.

C'était l'été 1943.

MARIE-LOUISE ET ANDRÉ ALBINATI

Après son apprentissage de fromager, André trouve du travail à la laiterie à Massonnens. La laiterie est tenue par la sœur et le beau-frère de Marie-Louise. C'est ainsi qu'ils vont se rencontrer. André est engagé ensuite à Treyvaux. Marie-Louise travaille comme institutrice à Romont où elle vit avec ses parents. Les fréquentations se font en famille. André vient souvent la trouver à vélo le dimanche soir. Par une nuit glaciale, à la croisée de Sâles, il se fait surprendre par une tempête de neige. Il doit porter le vélo sur plusieurs kilomètres. «Ça, si ce n'était pas de l'amour», sourit Marie-Louise.

Parfois, ils font des escapades en montagne. Que de bons souvenirs! Avec les frères, les sœurs et les amis, ils vont à Bounavaux, à la Hochmatt ou à Moléson. Les sœurs aînées de Marie-Louise se sont mariées à 6 heures le matin, comme le voulait la coutume à l'époque. La cérémonie avait rarement lieu dans sa paroisse. Le plus souvent, on se rendait à Bourguillon ou aux Marches. Fin juillet 1943, André rentre du service militaire pour se marier. Les futurs époux ont choisi l'église d'Hauterive pour la cérémonie, car le frère de Marie-Louise y est novice. La messe a lieu le matin à 9 h. Les invités

sont nombreux. En plus des frères et sœurs de Marie-Louise, les oncles et tantes, les parrains et marraines sont invités. Par contre, les cousins et cousines, ainsi que les amis ne sont pas conviés à la fête.

Un apéritif est servi au couvent, ainsi le jeune novice, qui ne peut pas sortir, profite un peu de la fête. Le repas a lieu à Fribourg, au restaurant du Mercier, où un cousin de la famille est cuisinier. Le repas dure jusque dans la soirée. On y chante beaucoup, le beau-frère de Marie-Louise fait un discours. Par contre, pas de danse. Ce n'était pas la coutume à cette époque.

Pour leur voyage de noce, les jeunes époux voulaient découvrir le Tessin. Mais, à cause de la guerre, leurs projets sont bouleversés. Ils partent en train. A Berne, ils logent dans un hôtel où travaille une cousine de Marie-Louise. André se souvient: «Pour nous, elle avait trouvé un peu plus de beurre que ne le prévoyait nos coupons». Le soir, ils veulent visiter la ville, mais, à cause de l'obscurcissement, ils n'osent pas aller très loin. Le lendemain, ils sont à Lucerne, puis à Brunner et passe le 1^{er} août à Zoug. Ils reviennent par le Valais où ils vont trouver un ami à Sion. Puis, c'est un dernier arrêt à Yverdon où habite une des sœurs de Marie-Louise. Leur voyage terminé, ils vont s'installer à Charmey, où ils habitent toujours aujourd'hui.

Ludivine Pfulg est née
le 8 décembre 1894.

Elle a passé toute sa vie
à Lessoc.

Elle tenait une épicerie.

Son mari était paysan.

Elle a deux enfants et deux
petits-enfants.

«Des fois, j'ai de la peine à
comprendre» s'excuse-t-elle.

LUDIVINE PFLUG



couronne devant la statue de la Sainte Vierge. Les enfants avaient appris des chants à l'école. «Je sais encore le cantique que j'ai chanté à ma première communion» me dit M^{me} Pfulg. Les filles portaient une jolie robe pour l'occasion, mais elle n'était pas blanche. Après la messe, un repas était organisé. Le parrain et la marraine étaient invités.

La confirmation

L'événement, c'était la venue de Monseigneur. Les paroissiens décoraient le village et l'église. L'évêque venait déjà la veille de la confirmation. Les enfants se rendaient alors à l'église où ils étaient interrogés sur le catéchisme. Gare à ceux qui ne savaient pas! Pour sa confirmation, Ludivine Pfulg portait une robe toute simple. Elle s'en souvient encore et c'était pourtant il y a plus de 90 ans. Elle était bleu foncé et un peu froncée, avec un petit liseré blanc. Sa marraine l'accompagne à l'église. Après la messe, un dîner réunit la famille ainsi que le parrain et la marraine de baptême. L'après-midi, tout le monde se rendait à nouveau à l'église, où l'évêque bénissait les bébés.

«J'ai encore de la mémoire, mais parfois, j'oublie un peu». Comment ne pas la comprendre? Elle a fêté ses 102 ans. Elle me parle des trois fêtes religieuses qui rythment la vie d'un enfant.

Le baptême

Comme l'atteste son certificat de naissance, M^{me} Pfulg a été baptisée le jour de sa naissance, le 8 décembre 1894. Bien sûr, elle se souvient d'autres baptêmes: «Le baptême se déroulait en fin d'après-midi, vers 4 h. Une cérémonie avait lieu à l'église». Le parrain et la marraine ne font pas nécessairement partie de la famille. «D'autres

gens se présentaient, alors, ça faisait plaisir...»

Après la cérémonie, le parrain et la marraine ainsi que la famille proche sont invités à prendre un repas ou un café avec de la crème. Le bébé porte une grande robe blanche et une coiffe.

La première communion

«C'était une fête de famille, toute simple». L'église était décorée pour l'occasion. La messe de la première communion avait lieu le matin et une cérémonie était organisée l'après-midi pour les enfants. Les garçons apportaient un bouquet de fleurs et les filles une

SUZANNE GREMAUD

Née en 1921,

Suzanne Gremaud passe son
enfance à Corbières.

Son père est venu d'Italie
pour travailler à la tuilerie.

De ses origines transalpines,
Suzanne a hérité un tempéra-
ment vif et enjoué et c'est
sans doute pour cela que le
carnaval l'a toujours fascinée.

Carnaval est l'occasion de danser, de faire la fête et, si l'on est masqué, de jouer des farces sans se faire reconnaître. «Je me suis bien amusée et j'ai bien profité», me dit d'emblée Suzanne qui a son regard qui s'anime et ses yeux qui pétillent. Ses rides disparaissent. Elle rajeunit de 20 ans lorsqu'elle me raconte ses souvenirs.

«Nous y allions en groupe, quelques-uns d'Echarlens, d'autres de Corbières».

«Le costume et le masque, je les commençais parfois 4 mois à l'avance. Il fallait beaucoup de temps pour préparer tout ça! Je commençais assez tôt dans l'an-

née, parce que je cousais en cachette. Lorsque mon mari arrivait, zoup, je faisais semblant de raccommoder une salopette. D'ailleurs, je sortais ma machine plus facilement pour faire un costume de carnaval que pour reprendre des habits».

Louis, son mari, sourit.

– Oh, il me fallait la permission..., dit-elle.

– La permission? De toute façon, elle y allait quand même.

A Bulle, à l'Hôtel-de-ville, il y avait un concours de masques. On passait sur la scène, numéro après numéro. Quelques années plus tard, il y en avait dans

d'autres grandes salles, comme aux Halles ou aux Tonneliers.

«Une fois, il y avait des prix dans tous les cafés. J'en avais gagné les 9/10. Je faisais des costumes sur un thème qui s'était passé pendant l'année, c'était original et c'est pour ça que j'avais du succès».

«Un jour, nous sommes même allées jusqu'à Fribourg. Avec ma fille, nous avons gagné le premier et le deuxième prix. On a gagné un week-end dans une grande station en Valais, mais on n'y est jamais allé».

Le carnaval avait lieu le dimanche, le lundi et le mardi. «Oh, on n'en loupait rien». Suzanne s'y rendait tous les soirs. Il y avait aussi un peu d'animation dans certains villages, comme à Vuadens, et bien sûr à Broc.

«Maintenant, ce n'est plus les carnivals d'autrefois», soupire-t-elle.

Son premier carnaval? C'était en 1939. Elle avait 17 ans. Elle avait confectionné une robe avec du papier crêpe.

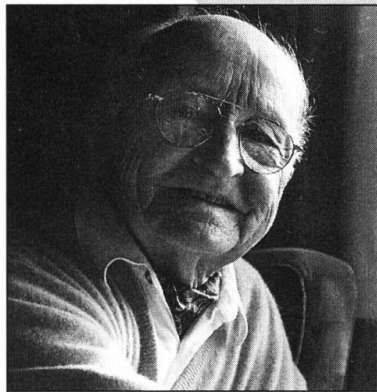
«C'était les belles années». Louis la regarde d'un air complice et sourit. «Oh, on n'y allait séparé, mais on se retrouvait! Il avait un peu vergogne...»

– Mais, comme on ne la reconnaissait pas, je ne disais pas que c'était ma femme.

Marcel Fragnière aime parler
du temps passé.

A 84 ans, cet habitant de
Marsens originaire de Lessoc
a des souvenirs encore clairs
et précis. Il se souvient des
fêtes religieuses les plus
importantes de l'année,
Noël et Pâques, célébrées
simplement, en famille.

MARCEL FRAGNIÈRE



suit. C'est la messe de l'aube. Tout le monde y va.

Le lendemain, un repas réunit la famille. La mère a préparé un rôti. Après le dîner, le papa se rend au café pour faire un jass avec ses amis. Les jeunes voisins viennent rejoindre les enfants pour s'amuser ensemble.

Pâques

Le dimanche, il y avait une grande messe chantée. Puis, la famille se réunissait autour d'un repas, souvent un bon bouilli, car la viande était rare et réservée aux fêtes. Après le dîner, c'est à nouveau la messe. Les villageois se rendent à Notre Dame des Neiges (chapelle du Bû). Le curé fait un sermon sur la porte de la chapelle. Il se tourne vers l'extérieur où les paroissiens sont rassemblés. Puis, c'est le retour à pied vers Lessoc, pour aller aux Vêpres.

Le matin, deux par deux, les jeunes allaient faire la quête pour les candidats ecclésiastiques dans toutes les maisons. Après les Vêpres, en sortant de l'église, ils se rendaient à la cure pour apporter les sous ainsi récoltés. Ils espéraient que «ça ne bringue-rait pas trop», mais le curé voulait absolument ouvrir une bouteille. «C'est d'ailleurs là que j'ai appris à apprécier le bon vin. M. le curé avait l'habitude, quand nous étions légèrement lancés, d'arriver avec un vin italien, très sucré, superbe, mais qui vous rendait un peu fou. On rentrait quelque peu éméché».

Noël

Les enfants ne reçoivent pas de cadeaux à Noël, mais à la St-Nicolas. Le soir du 5 décembre, ils se rendent chez quelques proches de la famille et y laissent un carton à chaussure. Le grand Saint passe pendant la nuit, et le lendemain, à la première heure, les enfants vont récupérer leurs cartons. Ils sont remplis de fruits, de chocolats et parfois d'un jouet. Le 23 décembre, le papa est allé à Bulle. Beaucoup d'hommes allaient se confesser chez les capucins la veille des fêtes importantes. M. Fragnière ramène des figurines en massepain. C'est le seul cadeau

que recevront les enfants.

On a décoré la maison d'une crèche. Les enfants sont allés chercher de la mousse avant la neige. Quelques années plus tard viendra s'ajouter un sapin. Il sera décoré de petits oiseaux et de biscuits.

La veillée de Noël se passe autour d'une tasse de vin chaud ou d'un thé, accompagné de biscuits. Puis, on se rend en famille à la messe.

Pour Noël, l'église est décorée d'une crèche. La chorale a préparé ses plus beaux chants. La messe de minuit est en deux parties. Il y a d'abord la grande messe qui est chantée. Une messe plus rapide,